

LECTURES LITTÉRAIRES DU DOCUMENT PHYSIOLOGIQUE MÉTHODES ET PERSPECTIVES

V. Stiénon

(F.R.S.-FNRS – Université de Liège)

Résumé. Occulté par les oublis de l'histoire littéraire, partagé entre la très grande spécificité d'un genre éditorial standardisé et l'étendue composite de littérature panoramique dans laquelle il se fonde, le corpus des Physiologies parisiennes des années 1840-1842¹ appelle une réflexion sur le traitement possible de cet ensemble de documents ethnographiques par une étude littéraire qui se montrerait capable de traiter tout à la fois de l'importance de la matérialité du support physiologique, de la diversité de ses ressources informatives sur un état de société et de l'originalité du dispositif esthétique, précurseur de la modernité, qu'il met en place. Consacré à ces considérations épistémologiques, l'article propose ultimement un protocole de lecture socio-pragmatique² des Physiologies.

Les Physiologies paraissent par centaines dans le Paris de la première moitié du XIX^e siècle. De petit format et de faible coût, ces textes illustrés ont pour auteurs des feuilletonistes, des vaudevillistes et des romanciers populaires aujourd'hui oubliés, à l'exception notable de Balzac. Brèves mais prolixes sur les thèmes de société les plus hétéroclites, les Physiologies se distribuent comme autant d'études de mœurs croisées au traité scientifique. Si elles font

1 Il s'agit là des trois années de déferlement de la mode physiologique, récupérée par des éditeurs parisiens diffusant ces textes sous la forme de collections dont la plus emblématiquement prolixe est celle des « Physiologies-Aubert ».

2 Par « socio-pragmatique », nous entendons ici très généralement une approche de sociologie de la littérature qui s'emploie à situer les textes dans les contextes communicationnels dont ils sont issus, ces processus énonciatifs étant eux-mêmes agissants sur leur contexte de production. Une telle approche socio-pragmatique porte une attention spéciale aux conditions socio-culturelles d'énonciation et à leur incidence sur les choix d'écriture et les procédés discursifs mobilisés.

la part belle à la caricature et à la satire, elles n'en manifestent pas moins une prétention à la scientificité dans leur velléité de description de types sociaux et professionnels (le bourgeois, le viveur, la lorette, le médecin, etc.). Leur rôle précurseur dans la modernité esthétique et les informations qu'ils livrent concernant les pratiques d'écriture et d'illustration au début de l'ère médiatique retiennent toujours davantage l'attention des chercheurs dans le cadre plus vaste de l'exhumation d'une littérature commodément baptisée « panoramique » par Walter Benjamin³. Suivent ici des considérations épistémologiques sur quelques aspects du traitement possible par les études littéraires de ce corpus relativement méconnu⁴ et encore trop peu problématisé.



Figure 1. Frontispices des *Physiologies* du Flâneur, du Poète et de l'Étudiant

1. Un document ethnographique standardisé

Précisons le sujet en vue des considérations dont il va faire l'objet. *Document* est ici entendu au sens restrictif et spécifique de médium exploité de manière transitive comme ressource informative. Contextuelles et référentielles, entées

3 Dans son *Paris, capitale du XIX^e siècle*. Le philosophe traite par ailleurs de façon récurrente de la littérature des *Physiologies*, voir notamment son *Charles Baudelaire, un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*.

4 Pour une étude d'ensemble, on peut cependant consulter plusieurs travaux de qualité, dont celui, pionnier, de H.R. von Biesbrock (1978), ainsi que le volume solidement documenté de N. Preiss (1999).

sur la petite actualité de l'époque de leur production et de leur diffusion, les Physiologies ainsi considérées comme documents sont en effet utiles à la connaissance d'un état de la société parisienne, situant les contemporains dans leur biotope métropolitain et procédant à une micro-sociologie par consignation des us et coutumes des classes sociales saisies à travers le prisme de l'observation quotidienne. Satirique et caricaturale, il en irait même d'une grammaire de la modernité⁵ employée à décoder parlures, postures et surtout impostures. Conséquence de leur traitement quasi-exclusif de sujets d'actualité, la très rapide péremption de ces textes requiert une lecture exigeante appuyée sur un travail d'exégèse informative, d'ampleur proportionnelle à la quantité d'anecdotes dont ils sont saturés.

Documents d'ethnographie critique, ces textes se trouvent par ailleurs fortement prédéterminés et calibrés par la matérialité de leur support, se définissant presque exclusivement grâce à des critères externes, ceux-là mêmes qui entretiennent leurs similitudes, renforcent la cohésion du corpus et en assurent la reproduction éditoriale par des collections employées à fidéliser un lectorat : titre générique, petit format, centaine de pages, illustrations, prix modique, jeux typographiques, importance des « seuils » (titraillle, préface, avant-propos, note de l'éditeur), distribution du texte dans l'économie de la page. Faut-il pour autant y voir un genre ? Il s'agirait plutôt d'une formule éditoriale rentable. Voici qui explique que l'on en connaisse prioritairement les informations que livre une sociologie « externe » (profils des éditeurs-libraires, nombre de tirages, chiffres de ventes) et les caractéristiques qu'une étude de bibliographie matérielle a tôt fait de répertorier. C'est dire s'il y a coïncidence, sinon confusion, de la mise en texte avec la mise en livre. Certes, le support importe pour toute œuvre : changer celui-ci, n'est-ce pas modifier celle-là, toucher à son dispositif pragmatique et à sa visée esthétique ? Mais le support physiologique revêt une importance toute particulière, pour trois raisons au moins. C'est, d'abord, l'indépendance de leur support qui assure aux Physiologies une relative autonomie par rapport à la presse, les distinguant des premiers articles physiologiques parus dans *La Silhouette*, *La Caricature* et *Le Charivari*. Ensuite, l'autoréflexivité du texte physiologique l'autorise à désigner

5 Comme le montre la conclusion de l'essai de Martina Lauster consacré au genre de l'esquisse écrite et visuelle dans la période qui nous intéresse (cf. M. Lauster 2007 : 309-327).

son support, voire à le critiquer, générant de la sorte un méta-médium critique de lui-même, brimborion autotélique d'une industrie de l'imprimé tournant à plein régime. Aussi n'est-il pas rare que tel physiologiste déplore ironiquement devoir atteindre le quota de pages requis⁶. Enfin, passée la page de frontispice et les formalités d'ouverture du texte, cette production se caractérise par un remplissage aléatoire et expansif de la surface imprimable, élaborant toute une poétique du blanc, du vide et de l'espace d'écriture. Contrairement aux colonnes serrées de *La Presse* de Girardin, lancée depuis quatre ans à l'époque, cette complaisance dans la dilapidation semble une réaction à l'emplacement communément cloisonné et tarifé du support journalistique.

La question se pose à cet endroit : les Physiologies sont-elles passibles d'un traitement littéraire qui irait à rebours de l'usage transitif et informationnel d'un support éminemment calibré pour s'arrêter sur l'objet lui-même ? Si la matérialité du support conditionne l'écriture du texte qui s'y inscrit, elle offre aussi matière à élaborer des poétiques d'écriture. La contrainte s'avère souvent génératrice de créativité. Difficile, d'ailleurs, de dénier à la Physiologie toute visée esthétique, celle-ci se manifestant à la fois sur les plans textuel et iconique. Elle constitue même l'enjeu de luttes symboliques pour l'expression d'une originalité auctoriale : la macro-structure invariante que tend à fixer un effet de collection vient mettre en forme des contenus très différents, dans le traitement desquels peuvent se manifester des micro-stratégies de distinction chez des auteurs aux similitudes dispositionnelles et professionnelles⁷ désireux de particulariser leur contribution à une production surcodée. Entre

6 « Suis-je bientôt arrivé à mes cent vingt-huit pages ? voyons, pas encore. Que faire et surtout que dire ? » (Constant Moisan, *Physiologie de l'imprimeur*, Paris, Desloges, 1842, p. 76).

7 Selon des parcours différents mais bien souvent chaotiques, jalonnés d'échecs et ponctués de brusques revirements, voici le scénario le plus communément partagé : montés à Paris pour y subsister, s'y faire un nom et quelque argent, se trouvant dans la force de la trentaine et transitant de la direction de périodiques à celle de théâtres en passant par le commerce risqué de la profession précaire de libraire-éditeur, ils investissent en touche-à-tout polygraphes les sous-genres alimentaires les plus immédiatement rentables, quoique non totalement dépourvus de capital symbolique : feuilleton, roman populaire, vaudeville, comédie, traité humoristique, étude de mœurs, tableau parisien, littérature pour jeunesse. Ces oscillations génériques sont moins la preuve d'un opportunisme virtuose que l'indice d'une incapacité à investir durablement un créneau du marché littéraire dans lequel se faire connaître.

conformation et singularisation, pour se faire entendre ou s'assurer une rentrée d'argent, chacun s'inscrit dans la mode physiologique, y investissant telle thématique, y déployant tel style. Et c'est à celui qui se montrera le plus virtuose dans sa réappropriation de tel sujet familier du discours social (théâtres, mode, actualité politique, etc.), qui choisira le pseudonyme le plus loufoquement transparent (« Louis Benoît, jardinier » alias Sébastien-Benoît Peytel, auteur de la fameuse *Physiologie de la poire* en 1832), qui personnalisera au mieux son thème de prédilection (telle cette « *Physiologie de la femme entretenue...* par Moi » de Jacques Arago, 1840).

L'enjeu consisterait donc à cerner un genre qu'on peut qualifier d'« éditorial », sans verser dans la surdétermination de la matérialité du support de ces textes au détriment de leur « contenu » (discursif, thématique, rhétorique, etc.). Encore cette question serait-elle plus aisément réglée si ne s'y joignait celle de l'illégitimité. Car les Physiologies se dotent d'un métadiscours venant théoriser par défaut cette mode en insistant sur sa médiocrité, sa facilité, ses visées commerciales. Et l'autodépréciation atteint son comble dans l'anonyme *Physiologie des Physiologies* de 1841, texte contre-programmatique et anti-manifestaire⁸ méditant d'enrayer l'épidémie dans le moment même où le volume méta-physiologique s'ajoute ironiquement à la prolifération. Cette visée esthétique formulée par la négative se double encore d'une intention politique : combinée à l'humour incisif de la caricature, l'exhibition critique d'une médiocrité outrancière se fait arme de résistance à un régime du « Juste Milieu » qui restreint la liberté d'expression de la presse⁹ et prépare les conditions d'une sclérose institutionnelle.

8 Non seulement il est écrit après coup, dans la foulée de la mode physiologique, mais il dénonce de surcroît cette production textuelle pour mieux en prévenir l'effusion. Il fonctionne donc à l'inverse d'une parole manifestaire, et son énonciateur qui se fait le porteparole de la nation tout entière n'assume pas nettement sa position en choisissant l'anonymat. Dans ce métadiscours se trouvent également tour à tour formulées la ruine du mythe des origines (chap. I), la désacralisation de l'inventeur génial (chap. II), la dénonciation de la stupidité qu'engendre une pseudo-science (chap. III), l'absence de projet esthétique (chap. IV et XXII), la récupération facile (chap. VIII), la définition critique d'une fausse étiquette générique (chap. IX) et l'évocation ironique d'une instance spécifique de production des Physiologies, celle d'une académie parallèle (chap. XIII et XIV).

9 Sévissant en France depuis longtemps et par intermittence, rétablie sous le règne de Charles X, la censure s'accroît à la suite des lois édictées en 1835 par Louis-Philippe.

Proches de la petite écriture journalistique et assumés dans leur inachèvement déceptif, ces textes ont eux-mêmes œuvré à leur exclusion des canons littéraires. Pas étonnant dès lors qu'ils soient restés oubliés des histoires de la littérature, à l'exception de l'un ou l'autre volume sur l'édition française qui les mentionne à l'occasion¹⁰, insistant sur l'ampleur quantitative du phénomène et son statut parisien. Demeurées en marge de ce travail de l'Histoire que Michel Foucault (1969) assimile à une opération de transformation des documents en monuments regroupés en ensembles auxquels est rétrospectivement conférée la cohérence d'un corpus étudiable, les *Physiologies* n'ont que partiellement et tardivement bénéficié de ce processus historique d'exhumation et de réorganisation.

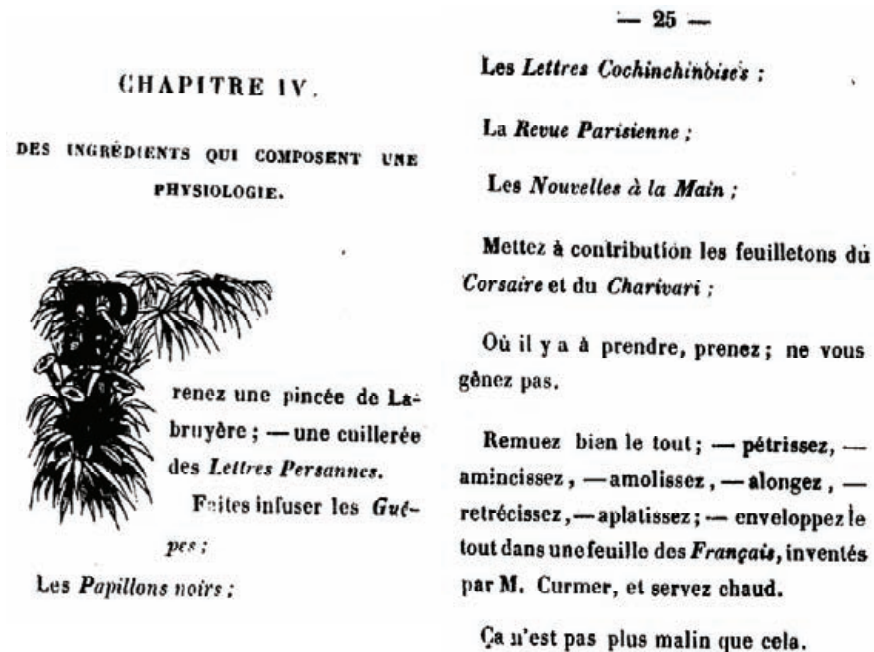


Figure 2. Chapitre IV de la *Physiologie des Physiologies*

2. Vers une étude littéraire : résistances et perspectives

Au moins depuis la théorie du discours social envisageant le littéraire comme un aspect seulement de la division du travail discursif propre à un état de

¹⁰ Voir notamment Andrée Lhéritier, *Les Physiologies* (H.-J. Martin & R. Chartier [dir.] 1985 : 380-381).

société, s'est progressivement modifié le regard normatif sur le choix des corpus « littéraires », au profit de productions marginales, massives et de moindre légitimité permettant d'éclairer autrement le fonctionnement du littéraire, quitte à conduire le chercheur en littérature à se retrancher derrière le constat d'une diversité d'objets discursifs à visée esthétique. Dans le tournant récemment amorcé par les études de genres textuels hybrides situés entre presse et littérature¹¹, se développent même des approches méthodologiques et des conceptualisations qui offriraient à ces Physiologies la possibilité d'être considérées pour elles-mêmes, dans la singularité de leur dispositif esthétique. Si ce changement de paradigme ne doit rien à l'improbable médiologie théorisée par Régis Debray, qui postulait l'inséparabilité du processus énonciatif et du dispositif matériel consignait les énoncés à travers lesquels il se réalise, ce tournant épistémologique est en revanche partiellement héritier de l'analyse du discours dans sa branche française. Combinée à une approche sociopoétique¹², cette dernière pourrait rendre compte des enjeux de l'élaboration du support physiologique et de sa participation à une mode, en montrant comment y jouent les mécanismes de distinction posturale et comment y interviennent discursivement des réseaux humains à l'origine d'une technicité dans la production d'un imprimé illustré qui repose sur des coopérations artistiques cumulant les capitaux symboliques dans le contexte d'une collaboration accrue des professionnels de l'objet-livre, du vignettiste au libraire-éditeur.

Bien qu'appuyées sur un appareillage théorique aussi efficace que polyvalent, analyse du discours et sociopoétique appliquées au corpus physiologique achoppent encore sur certaines pierres. Certes, on n'en est plus à l'analyse stylistique d'invariants absolus ni à la seule perspective thématique d'une lecture transversale aléatoire. Mais les Physiologies continuent de poser question dans

11 Émanant principalement d'une équipe de l'université Paul Valéry – Montpellier III sous l'impulsion d'un projet d'histoire littéraire de la presse, cet axe de recherches se fonde sur la transposition des études de poétique d'écriture à des objets de plus en plus extérieurs au champ littéraire, dans le sillage des propositions récemment avancées concernant une poétique historique des formes et des genres (Alain Vaillant), propositions qui ont mené à une poétique historique du support (Marie-Ève Thérenty).

12 Branche de la sociologie de la littérature dédiée à l'étude des transformations des formes d'écritures et des codes poétiques, la sociopoétique se base sur l'examen des valeurs sociales dont sont porteurs ces formes et ces codes en fonction de l'échelle de légitimité des genres et de l'« espace des possibles » (Bourdieu) du champ littéraire.

le cadre des études littéraires. Ni obstacles rédhibitoires ni difficultés insolubles, certains nœuds théoriques et méthodologiques méritent réflexion.

Comment, d'abord, se situer par rapport à cet objet faussement atypique ? Car la spécialisation factice du genre dissimule à peine une production textuelle on ne peut plus typique d'une époque de diffusion massive de l'imprimé journalistique illustré. En investissant les réseaux préexistants des éditeurs d'estampes parisiens, tels Aubert et Desloges, cette littérature physiologique a néanmoins su se doter d'instances spécifiques de diffusion et s'attacher un personnel de *minores* dont le faible capital symbolique s'est trouvé compensé par les contributions de collaborateurs artistiques pour le moins prestigieux. Qu'on en juge plutôt : Daumier, Gavarni, Traviès. Conférer rétrospectivement à ces productions l'autonomie d'une catégorie générique étudiable isolément, n'est-ce pas cependant occulter derrière une fausse spécificité les nombreuses caractéristiques thématiques et formelles que partage cette littérature avec le très vaste corpus panoramique ? Qu'il suffise de mentionner les « Codes » parus sous la Restauration, dans le sillage d'une foule de traités de pseudo-vulgarisation qui vendent une science facile et amusante exploitant la petite actualité et les mœurs des contemporains. Deux principes fondent pourtant l'autonomie toute relative du corpus physiologique. D'une part, ces textes portent à son comble la mode panoramique par surenchère dans la vacuité, l'humour, l'autoréflexivité critique et les illustrations. D'autre part, le corpus repose sur un ensemble très cohérent entretenant une intertextualité spécifique, celle que génère non seulement le partage de thématiques, mais aussi la promotion publicitaire et la citation réciproques des auteurs et de leurs œuvres. C'est une forme d'interconnaissance des écrivains et des textes que manifeste ainsi la mode physiologique, consolidant de la sorte son principe cumulatif d'une totalité en devenir dans laquelle chaque élément doit trouver sa place. Tendante à faire œuvre et à se penser dans la durée, la collection s'érige en une production perpétuelle inscrivant le document dans une logique de monumentalisation.

Apparaît également la difficulté de l'étude d'une identité auctoriale incertaine. Que sont en effet les Physiologies, sinon des tentatives d'amorces de postures discursives d'auteurs polygraphes n'ayant connu d'autre trajectoire dans le champ littéraire que celle d'une production quantitativement notable mais légitimement mineure, à mi-chemin du dilettantisme journalistique et

du roman populaire ? Il s'agit donc de se donner les moyens d'appréhender une écriture collective issue de la collaboration entre auteurs pratiquant allégrement anonymat, pseudonymie, plagiat, voire auto-récupération (ainsi de Balzac, dont la *Physiologie du Rentier*, écrite en collaboration avec Arnould Frémy, reprend un article balzacien intitulé « Monographie du rentier » et antérieurement paru dans les *Français peints par eux-mêmes*). Autant de pratiques qui dissolvent une identité auctoriale déjà peu réglée juridiquement à cette époque, la propriété littéraire ne jouissant pas d'un statut protégé, quand l'auteur ne choisit tout bonnement l'anonymat pour se garantir des répressions de la censure. Le seul recours au pseudonyme constitue déjà une ébauche de posture¹³. *A fortiori* en va-t-il de même s'agissant de l'expression d'une identité problématique de romancier-journaliste. L'auteur tend alors à mettre en scène un contre-mythe de l'écrivain et à recourir à la supercherie littéraire comme compromis entre l'idéalisation de la figure du poète romantique et les contraintes économiques du sous-champ littéraire de grande production (M.-È. Thérenty 2003 : 101-182).

Reste, enfin, à gérer épistémologiquement un manque de légitimité perceptible depuis le discours du déni de la Physiologie que formulent volontiers les auteurs eux-mêmes sur le mode railleur dont ils sont fêrus, jusqu'à l'oubli prolongé des histoires littéraires les mieux informées. N'ayant programmé aucun mode de survivance symbolique, ces textes se sont d'emblée voués à une péremption qu'ont encore précipitée deux caractéristiques synonymes de médiocrité : le remplissage facile de surface imprimable et l'art du réemploi sous toutes ses formes. Plus que d'une « littérature industrielle »¹⁴, il s'agirait d'une littérature interstitielle, voire des piètres rebuts de « chiffonniers littéraires » si l'on en croit la *Physiologie des Physiologies* qui caractérise en ces termes une telle propension à la récupération facile. Le parisianisme de cette mode lui confère pourtant le surcroît de légitimité qu'acquièrent des textes produits là où se fait la littérature et où se jouent les valeurs esthétiques du moment, cumulant ainsi centralité parisienne (géographique et culturelle) et

13 C'est ce qu'ont montré les travaux de Jérôme Meizoz consacrés à la théorisation de la notion de posture en sociologie de la littérature (J. Meizoz 2007).

14 Pour reprendre la formule à succès de Sainte-Beuve (*Revue des Deux Mondes*, 1839) désignant la production littéraire massive à visée commerciale qui envahit le marché littéraire dans la première moitié du XIX^e siècle et témoigne du développement du sous-champ littéraire de grande production.

marginalité esthétique. Mais cette incertitude littéraire se trouve redoublée d'une illégitimité scientifique, d'autant plus manifeste qu'elle se détache sur la toile de fond positiviste et scientiste de la première moitié du XIX^e siècle, témoin de l'émergence des principales sciences humaines, des progrès fulgurants de la médecine et des sciences du vivant. Contemporaines de la genèse du projet balzacien d'intellection romanesque du réel, les Physiologies semblent constituer par anticipation une dissidence de la théorie zolienne du roman expérimental, dont elles ruinent d'emblée principes et espoirs.

3. Approximations d'une spécificité : les impostures du spécialiste

Faut-il s'efforcer de reconduire sur les Physiologies le regard délégitimant posé dès leur conception ? Comment, autrement, assumer la disproportion entre leur illégitimité initiale et l'opération légitimante qui consiste à les sélectionner pour les ériger en objets d'étude ? Exhumer ces textes, c'est aussi se rendre capable de les étudier sans les réhabiliter outrancièrement en stigmatisant les cécités d'une histoire littéraire qui n'aurait pas su reconnaître leur qualité. En ce sens, ils pourraient relever d'une forme de littéarité conditionnelle (O. Ducrot & J.-M. Schaeffer 1995 : 206), celle conférée aux œuvres appartenant à des genres sans visée esthétique institutionnalisée, mais qui entrent *de facto* dans le champ littéraire dès lors qu'ils font l'objet d'une considération esthétique, tels certains journaux intimes ou biographies de l'époque contemporaine.

Les recherches de Marc Angenot ont mis en évidence que la paralittérature « semble privée de cogito culturel » (M. Angenot 1975 : 11), n'ayant pas les moyens de se penser elle-même et se trouvant dépourvue de la réflexivité et du commentaire qu'une instance spécifique aurait eu fonction d'élaborer pour elle. Leur dimension autoréflexive et le métadiscours dont elles se dotent éloignent les Physiologies d'une production paralittéraire ainsi entendue et opèrent une certaine clôture du genre sur lui-même. Cerner la spécificité de cet amas textuel non entièrement assimilable à de la paralittérature, cela requiert de le situer par rapport au fait littéraire qui lui est contemporain. Et il ne s'agit pas seulement de considérer en quoi la fiction d'actualité dont procèdent les Physiologies apporte un éclairage original du champ français des années 1840-1842 observé depuis ses marges : leur dispositif générique, thématique et discursif lui-même est susceptible d'avoir alimenté d'autres esthétiques,

en particulier la littérature réaliste des grands romanciers sociologues que sont Balzac (d'ailleurs auteur de trois Physiologies¹⁵ et d'une foule d'écrits connexes génériquement et thématiquement apparentés), Stendhal, Flaubert, Zola. Les Physiologies partagent avec leurs œuvres la même ambition de textualisation du social. Non qu'il faille pour autant, au mépris de toutes les médiations, scruter l'influence directe de telle Physiologie sur telle œuvre de tel grand romancier¹⁶. Mais c'est plutôt le grand romancier en question qui se trouve culturellement imprégné d'une littérature proliférante et bon marché, profuse en amorces de récit, en détails pittoresques et en informations socio-historiques fournissant matière à une poétique des personnages, à l'élaboration d'une intrigue, à la description de paysages urbains. Enfin, les Physiologies sont riches d'une capacité d'invention générique : autoréflexivité, brièveté, hybridité, déceptivité, fragmentation, complémentarité du textuel et du visuel. Voici qui s'annonce gros des esthétiques modernes. L'évolution littéraire ne se nourrit-elle pas, d'ailleurs, d'emprunts formels à des genres mineurs (J. Meizoz 2004 : 93) ?

Il y a donc une tension à valeur heuristique qui demande à être comprise et explorée : comment passer outre le statut de document entendu comme ressource transitive et étudier les Physiologies pour elles-mêmes sans tomber dans le travers opposé consistant à surfaire leur importance littéraire ? En se gardant de récuser leur fonction informative sur un état de société ou d'occulter l'importance de la matérialité de leur support, il s'agirait d'amorcer une étude du bricolage pragmatique selon lequel ces textes récupèrent le brouhaha de l'actualité, des discours scientifiques et journalistiques en restituant cette polyphonie à travers le prisme de contraintes génériques superficiellement modelées par des stratégies éditoriales.

En guise de piste de relecture du corpus, on émet l'hypothèse suivante : les Physiologies manifestent la mise en œuvre d'une mystification de l'expert qui pourrait constituer une réponse littéraire en réaction à un contexte de vulgarisation scientifique massive. Suffisamment ouverte sans être imprécise, cette

15 *Physiologie du mariage* (1830), *Physiologie de l'Employé* (1841) et *Physiologie du rentier de Paris et de province* (1841, avec Ar. Frémy).

16 Même si l'exercice, utile et exigeant, est tout à fait réalisable, ainsi que le prouve Nathalie Preiss en montrant l'incidence de l'écriture physiologique sur la description flaubertienne de la scène du bal chez Rosanette dans *L'Éducation sentimentale* (N. Preiss 1999 : 132-134).

hypothèse s'appuie sur l'interaction de trois paramètres socio-historiques : 1) l'hégémonie du paradigme scientifique, 2) le projet de la littérature panoramique conciliant atomisation des savoirs et ambition totalisante de représentation du réel, et 3) le développement d'une écriture de l'actualité héritée de la grande presse au moment où l'information ne fait pas encore l'objet d'un traitement à prétention objectivante (systématisation et professionnalisation, vérification des sources) comme ce sera le cas à la fin du siècle sous l'influence du modèle anglo-saxon. L'expertise constituerait alors un schéma énonciatif dérivé tout à la fois du discours scientifique, de l'esthétique panoramique et de l'écriture journalistique.

Volontiers blagueur et subversif à souhait, l'auteur de *Physiologie* se met humoristiquement en scène sous les traits du prétendu connaisseur du sujet volontairement restreint qu'il s'est choisi en fonction de ses affinités, de ses domaines de prédilection et bien souvent dans une perspective de confirmation identitaire. Déclinée sur le mode frivole et blagueur, l'expertise se fait parole faussement autorisée, s'appuyant sur la simulation/subversion d'un discours à prétention scientifique. Son étude implique le repérage des procédés thématiques, rhétoriques, pragmatiques et logiques d'une fiction de

l'imposture scientifique. Mais pour parer à l'éventuel reproche d'imposition d'un jugement de valeur sur le statut des savoirs véhiculés par les Physiologies, précisons encore que c'est l'énonciateur lui-même qui désigne par son acte énonciatif la fausseté de sa spécialisation, la donnant à lire dans la dérision.

4. Proposition d'un protocole de lecture

L'esquisse de typologie livrée ci-dessous ne se veut pas autre chose qu'une grille de lecture destinée à cerner ce dispositif énonciatif du « faux spécialiste » tel qu'il s'actualise diversement de texte en texte. Les critères ainsi détaillés ne suivent aucun ordre logique ou chronologique ; il convient plutôt d'en observer les interactions. Il s'agirait donc d'examiner comment l'énonciateur :

- 1) *se présente comme auteur*, notamment dans ses scénographies autoriales, afin d'examiner les cautions qu'il donne à sa prise de parole et évaluer le degré de responsabilité avec lequel il assume son dire. La définition de cette identité discursive peut légitimer ou disqualifier le dire, qui à son tour vient légitimer ou non les mises en scènes discursives de l'énonciateur.
- 2) *se situe par rapport à son lecteur* : l'image qu'il programme du lecteur implicite, les connaissances qu'il lui suppose et la manière dont il interagit avec lui par des fictions de prise de parole et des figures d'allocation. Plus spécialement, il y aurait lieu d'examiner, par ce biais, le travail d'inculcation du lectorat que développent fréquemment les écrits paralittéraires.
- 3) *se positionne par rapport aux savoirs pris en charge par son énonciation* : convocation des sources, citation des références, invocation des modèles, reprise de paradigmes.
- 4) *se rapporte aux ressources langagières* qu'il mobilise : nature et fréquence du recours aux métalangages (terminologie, jargon), à la néologie, aux archaïsmes.
- 5) *inscrit dans son dire la parole d'autrui* : inscription textuelle des parlures de la société (sociolectes), reprises d'idiolectes, de technolectes.
- 6) *se réclame du vrai ou du vraisemblable* : dosage entre référentiel et fictionnel, respect ou subversion de la chrono-logique du récit.
- 7) *recourt à l'argumentation et à la logique* : structure des dispositifs argumentatifs, nature des arguments invoqués (d'autorité, du nombre, des chiffres, des faits), types de raisonnements privilégiés (inductif, déductif, analogique), degrés de l'assertion.

8) *exprime un commentaire* (normatif ou non) sur son dire : autoréflexivité, métadiscours.

9) tient ou non un *discours cohérent* : cohérence et cohésion selon la linguistique textuelle, digression, coq-à-l'âne, éclectisme, (in)complétude.

10) *universalise ou particularise* la portée de son dire : axiomes, proverbes et maximes d'une part, récit personnel, anecdote autobiographique et témoignage d'autre part.

11) fait interagir *messages linguistique et visuel* : pragmatique de l'image et rapports texte/image.

Préférant conserver l'indistinction de l'identité auctoriale du physiologiste volontairement dissimulé derrière son pseudonyme, cet angle d'approche cherche plutôt à cerner les micro-procédés pragmatiques qui contribuent à la dissoudre et à la renégocier collectivement entre collaborateurs, rendant compte aussi finement que possible d'une écriture protéiforme et polyphonique. Quant à l'illégitimité du genre, elle se trouve pleinement étudiée dans le laboratoire de sa mise en œuvre sans pour autant rompre avec le littéraire, puisque l'énonciation du pseudo-expert devient garante d'un geste esthétique linguistique et visuel, corréléable à un positionnement individuel ou groupal dans le champ littéraire, fût-ce en creux ou par la négative.

Dans le second cas (positionnement de groupe), on mesure toute la nécessité de se donner les moyens de modéliser le fonctionnement de telles communautés discursives. Enjeu de l'analyse du discours et de la théorie du discours social, c'est l'objet d'étude qu'amorçait déjà Foucault lorsqu'il développait dans *L'archéologie du savoir* une démarche intégrative visant à penser ensemble de nombreux paramètres énonciatifs et institutionnels. D'autant que, dans le cas des Physiologies, c'est bien davantage qu'un simple rapprochement de plumes, déjà préparé par l'espace de parole socialisée que constitue la page de périodique : il y a partage des codes génériques, des matériaux thématiques et anecdotiques, ainsi que retravail critique d'un stock commun de stéréotypes véhiculés par le discours social selon d'identiques déterminations contextuelles. La mystification de l'expert se situerait alors au carrefour de deux « discours constituants »¹⁷, ceux de la littérature et de la science, tout en s'inscrivant esthétiquement dans la subversion des paroles légitimantes autour desquelles

¹⁷ Au sens défini par D. Maingueneau (2004 : 46-55). Voir aussi F. Cossutta & D. Maingueneau (1995).

se structure chacun de ces champs discursifs. Ultimement, il serait même permis d'interroger la situation du « faux spécialiste » dans le travail de division des tâches discursives propre au discours social (M. Angenot 1989) du Paris des années 1840-1842, où s'instaurent progressivement les canaux alternatifs d'expression de l'opinion publique qui sont le lot des sociétés réprimées par la censure.

Bibliographie

- M. ANGENOT (1975), *Le roman populaire. Recherches en paralittératures*, Montréal.
 ——— (1989), 1889. *Un état du discours social*, Québec.
- F. COSSUTTA & D. MAINGUENEAU (1995), *L'analyse des discours constitutants*, dans *Langages* 117, p. 112-125.
- O. DUCROT & J.-M. SCHAEFFER (1995), *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris.
- M. FOUCAULT (1969), *L'archéologie du savoir*, Paris.
- M. LAUSTER (2007), *Sketches of the Nineteenth Century. European Journalism and Its Physiologies, 1830-1850*, Basingstoke.
- D. MAINGUENEAU (2004), *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris.
- H.-J. MARTIN & R. CHARTIER [dir.] (1985), *Histoire de l'édition française*, t. III « Le temps des éditeurs. Du Romantisme à la Belle Époque », Paris.
- J. MEIZOZ (2004), *L'œil sociologue et la littérature*, Genève.
 ——— (2007), *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur*, Genève.
- N. PREISS (1999), *Les Physiologies en France au XIX^e siècle. Étude historique, littéraire et stylistique*, Mont-de-Marsan.
- M.-È. THÉRENTY (2003), *Mosaïques. Être écrivain entre presse et roman (1829-1836)*, Paris.
- H.R. VON BIESBROCK (1978), *Die literarische Mode der Physiologen in Frankreich (1840-1842)*, Francfort.

